

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Un portrait de Benoît XV. — IV L'Angleterre à Rome. — V Choses d'Espagne. — VI Mémoires d'un chapelet. — VII Les infirmières dans l'histoire. — VIII La prière du soldat. — IX Courtes réponses à diverses consultations.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 22 octobre

Messe du 19e dim. après la Pent., **semi-double**; 2e or. **A cunctis**, 3e au choix du célébrant; préf. de la Trinité. — Aux vêpres du dim., et Suffr.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 29 octobre

Diocèse de Montréal. — Du 24 octobre, saint Raphael (île Bizard); du 28, saints Simon et Jude (Charlemagne).

Diocèse d'Ottawa. — Du 23 octobre, saint Rédempteur (Hull).

Diocèse des Trois-Rivières. — Du 29 octobre, saint Narcisse.

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Du 28 octobre, saint Simon et saint Jude.

Diocèse de Sherbrooke. — Du 24 octobre, saint Raphael (Bury).

Diocèse de Pembroke. — Du 24 octobre, saint Raphael (Springtown); du 29, saint Narcisse (Rockliff).

Diocèse de Valleyfield. — Du 23 octobre, saint Rédempteur.

Diocèse de Mont-Laurier. — Du 24 octobre, saint Raphael (Burbridge).
 J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi, 23 octobre. — Saint-Martin.
 Mercredi, 25 " — Saint-Coeur-de-Marie.
 Vendredi, 27 " — Saint-Joseph-de-Montréal.
 Dimanche, 29 " — Saint-Georges.
 — Saint-Viateur.

UN PORTRAIT DE BENOÎT XV



GR LATTY, archevêque d'Avignon, en rentrant de Rome, l'été dernier, donnait à ses diocésains, dans une lettre pastorale, un portrait de Benoît XV, dont il nous plaît vraiment de donner la teneur à nos lecteurs et à nos lectrices. " Il n'est pas beau, notre Saint-Père ", disait à un prélat quelque'un qui l'avait vu le jour de son couronnement. — " Peut-être, répondit ce Monseigneur, mais il est si intelligent et si bon et il en a tant l'air! " Mgr l'archevêque d'Avignon, dont on connaît la doctrine solide et le talent d'écrivain, estime lui aussi que Benoît XV est intelligent, qu'il est bon et qu'il en a l'air.

Voici d'abord ce qu'il dit du pape au physique :

Les portraits ont ceci de commun avec toutes les traductions : ils sont très souvent infidèles. Ceux de Benoît XV lui donnent presque tous un air frêle et délicat qui ferait croire à une santé incertaine et mal assurée; et, bien au contraire, ses traits, parfaitement accusés, respirent la force et l'énergie. Son visage est de lui-même grave et recueilli, sans doute. Mais, dans la conversation, il s'éclaire d'un bon et fin sourire qui l'anime et le rend doux et sympathique. Du reste, le front est large, le regard calme et pénétrant. Et de tout cet ensemble résulte une distinction singulière, qui, se prolongeant dans les manières et la parole du pontife, donne encore plus de grâce et plus de charme à la bonté profonde dont il est naturellement doué.

Mgr Latty passe ensuite au caractère de Benoît XV, et il écrit :

C'est ce mélange de bonté et de distinction qui est comme la caractéristique de sa personne. Là est le secret de l'irrésistible et doux attrait qu'il exerce sur ses visiteurs. Certes, on ne perd pas de vue l'extraordinaire puissance dont il est chargé, les vertus

surnaturelles.
sainteté, qui l
cette vue de t
que chose de s
la majesté et s
que chose d'hu
arrivé aux plus
le passé de sa v
homme parmi l
gage; qu'il en
res; qu'il en re
que " rien ne lu
père de ces souv
toujours homme
penser, sentir, p

N'est-ce pas
d'Avignon n'en
continue à pei
et, après avoir
prit de justice
décisions ", il a
vrais catholique

Ce que cet espi
sentir et le goûte
certains faits et
C'était comme un
bonne conduite de
intelligence, sa gri
affaires, a vite fai
cultés et jusqu'au
ceux qu'elle intères
qu'il la connaît à
obsèdent sa réflexi
Il sait, du reste, c
le vif, définir et con

supernaturelles qui ajoutent à sa puissance, ni rien de toute cette *sainteté*, qui lui vient de sa charge et qui entre dans son nom. Mais cette vue de tant de majesté ne va pas, chez Benoît XV, sans quelque chose de supérieurement humain qui, sans y déroger, tempère la majesté et semble la rapprocher de nous. J'entends par ce quelque chose d'humain une sorte de faculté qui fait qu'un homme arrivé aux plus hautes dignités reste, pour ainsi dire, en liaison avec le passé de sa vie et la vie de ses semblables. Il se souvient qu'il fut homme parmi les hommes; qu'il en eut les idées et en parla le langage; qu'il en connut les besoins communs et les communes misères; qu'il en ressentit les aises et les contraintes; et, en un mot, que "rien ne lui est étranger de ce qui est humain". Et, sous l'empire de ces souvenirs, il admet que ses semblables d'autrefois soient toujours hommes. Et il permet que ceux qui l'approchent puissent penser, sentir, parler devant lui, comme jadis.

N'est-ce pas joli autant que délicat? Mais Mgr l'archevêque d'Avignon n'en reste pas à cet aspect extérieur des choses. Il continue à peindre la physionomie morale du pape actuel, et, après avoir remarqué que son trait dominant, c'est "l'esprit de justice qui distingue éminemment ses jugements et ses décisions", il ajoute ces lignes bien propres à réjouir tous les vrais catholiques :

Ce que cet esprit de justice a de ferme et de délicat, j'ai pu le sentir et le goûter tandis que j'entendais Benoît XV discourir sur certains faits et en apprécier les incidents et les circonstances. C'était comme un enchantement, et quel sujet de sécurité pour la bonne conduite de l'Eglise! Joint à cela que le pape, avec sa vive intelligence, sa grande capacité de travail et sa longue habitude des affaires, a vite fait de saisir une question et d'en mesurer les difficultés et jusqu'aux moindres nuances. Et lorsqu'il la traite avec ceux qu'elle intéresse, on est tout étonné de voir qu'il l'a étudiée et qu'il la connaît à fond, comme s'il n'en avait pas cent autres qui obsèdent sa réflexion et son temps.

Il sait, du reste, que gouverner ce n'est pas toujours trancher dans le vif, définir et commander; c'est, quelquefois aussi, quand il le faut,

KV

retenant de
nécessaires, dans
Benoît XV,
à nos lecteurs
Saint-Père",
ir de son cou-
gneur, mais il
"Mgr l'ar-
le solide et le
KV est intelli-

de :

s traductions :
KV lui donnent
re à une santé
traits, parfait-
a visage est de
la conversation,
e rend doux et
calme et péné-
tion singulière.
pontife, donne
profonde dont il

noît XV, et il

est comme la
l'irrésistible et
on ne perd pas
argé, les vertus

temporiser, attendre les moments propices, prendre les moyens qui mènent raisonnablement et sûrement au but. Nous disons souvent que cette manière d'agir est dans les habitudes de la divine Providence : pour les hommes, elle est moins facile, assez peu commune, car elle demande une grande sagesse et beaucoup de courage. Qui ne l'admirerait chez un pape qui a reçu le gouvernement de l'Eglise parmi les complications et les troubles les plus incroyables des affaires publiques? Qui lui ferait un reproche de ne pas juger les faits en les condamnant d'abord? Et si, pour leur donner le sens qu'ils impliquent et la portée qu'ils peuvent avoir, il tient à les approfondir, à les expliquer, à les peser au poids du sanctuaire, comment ne pas le louer d'un scrupule de justice, qui ne va point sans une réelle largeur d'esprit? Les solutions que les faits attendent de son autorité n'en seront-elles pas plus sûres et plus efficaces, en étant plus conformes au droit? Benoît XV veut être juste, absolument juste, pour être indubitablement vrai.

L'ANGLETERRE A ROME

On écrit de Londres à l'*Echo de Paris* (10 septembre 1916) :

Sir Henry Howard, le représentant de la Grande-Bretagne au Vatican, vient d'abandonner son poste. Lorsqu'il accepta cette importante mission, en 1915, il était déjà à la retraite depuis près de sept ans. Cousin du duc de Norfolk, qui a toujours entretenu avec le Saint-Siège les rapports les plus affectueux, bien instruit des affaires d'Europe et d'Amérique, qu'il avait pu étudier durant une carrière assez variée, Sir Henry paraissait tout désigné pour tenter une expérience qui, dans les conditions où elle se présentait, ne pouvait être que difficile. Une surdité assez pénible est aujourd'hui la cause principale de son rappel. Aidé du cardinal Gasquet, l'éminent bénédictin anglais, qui, à Rome, est le plus puissant défenseur des Alliés, il a obtenu de bons résultats susceptibles de développements.

Son succes
lis. C'est ur
famille, très
la race roma
Créé comte d
tres fut envo
petite républi
irlandaise, a
nouveau mini
quelques anné
1903. Il est
De 1906 à 191
sade.

Ces détails
connaissance in
Salis bénéficia
compris les af
est en ce mome
tenu avec quel
cabinet, a viver
Tant que la F
Siège, le minist
même des chose
ques anglo-fran
d'information et
ral s'adjoignent
pose pour l'Ang
pulations cathol
glais : celles d
mêmes, ont à
Il est désirable
plus grande ent

Son successeur, de vingt ans plus jeune, est le comte de Salis. C'est un intéressant produit d'histoire européenne. Sa famille, très ancienne, est originaire de ce pays des Grisons où la race romane et la race germanique sont intimement mêlées. Créé comte du saint-empire romain en 1748, un de ses ancêtres fut envoyé en Angleterre pour y traiter les affaires de la petite république. Il s'y établit, et son fils, allié à une famille irlandaise, a fait souche de grands propriétaires fonciers. Le nouveau ministre s'est défait du domaine patrimonial il y a quelques années, bénéficiant de la grande réforme agraire de 1903. Il est veuf de la comtesse Hélène de Caraman-Chimay. De 1906 à 1910, il a servi à Berlin comme conseiller d'ambassade.

Ces détails ne sont pas oiseux : ils montrent de quelle connaissance intime, de quelles longues traditions, le comte de Salis bénéficie pour toutes les affaires qui vont l'occuper, y compris les affaires irlandaises... Le cardinal Gasquet, qui est en ce moment en Angleterre et qui s'est longuement entretenu avec quelques-uns des ministres les plus marquants du cabinet, a vivement approuvé le choix du *Foreign Office*.

Tant que la France n'a pas de représentant auprès du Saint-Siège, le ministre d'Angleterre au Vatican y est, par la force même des choses, le principal porte-parole des intérêts politiques anglo-français. A ce titre, il doit s'acquitter d'un rôle d'information et de surveillance. A cette tâche d'ordre général s'adjoignent des tâches de plus en plus précises. La guerre pose pour l'Angleterre d'importants problèmes parmi les populations catholiques les plus nombreuses de l'empire anglais : celles des Irlandais et des Canadiens qui, eux-mêmes, ont à l'extérieur de très vastes ramifications. Il est désirable au premier chef qu'il soit résolu par la plus grande entente de l'Eglise et de l'Etat britannique.

les moyens qui
disons souvent
la divine Provi-
peu commune,
le courage. Qui
ment de l'Eglise
yables des affai-
s juger les faits
er le sens qu'ils
à les approfond-
aire, comment ne
t sans une réelle
ent de son auto-
es, en étant plus
absolument juste,

E

ptembre 1916) :
rande-Bretagne
orsqu'il accepta
jà à la retraite
rfolk, qui a tou-
ts les plus affec-
l'Amérique, qu'il
ariée, « Sir Henry
nce qui, dans les
tre que difficile-
cause principale-
inent bénédictin
nseur des Alliés
développements.

Par ses relations historiques avec l'Irlande et le Canada français, la France, elle aussi, aurait oeuvre utile à faire dans ces divers champs, sans parler de tout ce qu'elle a à faire pour elle-même et pour ses nouveaux intérêts à ce même point de vue. Il est à souhaiter que le comte de Salis ait bientôt un collègue français.

CHOSSES D'ESPAGNE

 Etienne Lamy faisait partie de la délégation française de l'Institut qui se rendit récemment en Espagne. Il a réuni, dans la *Revue des Deux-Mondes*, ses impressions sur ce voyage. Nous extrayons de son article ces belles lignes :

C'est une de nos faiblesses nationales de croire que nous sommes aimés. Comme nous nous sentons sans jalousie, que nous ne formons de mauvais desseins contre personne et que même le bonheur des autres est une part de notre propre bonheur, nous espérons d'eux la même justice. Nous l'obtiendrions mieux sans une disposition d'humeur que nous tenons pour un agrément. Comme nous nous distrayons sans méchanceté aux aspects plaisants des choses et des êtres, sans nous excepter nous-mêmes, nous convions les autres à prendre leur part de la gaieté qu'ils nous inspirent. Or, cette disposition d'esprit n'appartient qu'à nous, elle reste incomprise des autres peuples. Pour eux, la malice contient de la malignité, la raillerie est un commencement de mépris, notre verve spontanée renouvelle les preuves d'une malveillance continue. Nous ne saurons jamais combien cette habitude nous a valu d'inimitiés. Et si nous avons encore une école de diplomates, il faudrait leur répéter comme un des préceptes les plus essentiels à

leur métier
l'esprit fran
Il n'y a p
Espagne. L
familieres le
autres n'ense
histoire, il es
sente, le souv
sérieux une si
être les occas
tunes traitaien
renouvelaient
venait féconde
après le dix-se
sérieux et l'Esp
nôtres demeure
tandis que nous
du monde, noti
curité de l'isole
drie, a peur d'
s'occupe-t-on pa
méconnaît. Tar
et nous un grand
sent passage à n
nos critiques, de
sentiments, ses n
çais qui n'ont pa
gloires, il garde
çais qui n'a vu d
des tueurs de tar
leurs de guitares

leur métier : " Gardez-vous de la belle humeur au dehors ; l'esprit français n'est pas un article d'exportation. "

Il n'y a pas un pays où ce rire ait sonné plus faux qu'en Espagne. L'Espagnol ne rit guère. Sa destinée lui a rendu familières les grandeurs et les épreuves; ni les unes ni les autres n'enseignent la gaieté. A l'image de son sol et de son histoire, il est grave. Dans les étroitures de sa fortune présente, le souvenir d'un passé où il fut le premier ajoute à ce sérieux une susceptibilité qui trouve souvent et cherche peut-être les occasions de souffrir. Il aime les temps où nos fortunes traitaient en égales, où ses infantes devenues nos reines renouvelaient le sang de nos rois, tandis que sa littérature venait féconder la nôtre dans une aussi noble union. Mais après le dix-septième siècle, le dernier où la France ait eu du sérieux et l'Espagne du bonheur, les destinées se séparent. Les nôtres demeurent éclatantes, les siennes vont s'effaçant; et tandis que nous imposons nos succès ou nos revers à l'attention du monde, notre voisin immobile sent s'épaissir sur lui l'obscurité de l'isolement, et, plus jaloux dans sa puissance amoindrie, a peur d'être devenu pour nous un parent pauvre. Ne s'occupe-t-on pas de lui, on le néglige; s'en occupe-t-on, on le méconnaît. Tantôt les Pyrénées trop hautes élèvent entre lui et nous un grand mur d'oubli, tantôt trop accessibles elles laissent passage à nos offenses, à l'irrespect de nos surprises, de nos critiques, de nos incompréhensions devant ses oeuvres, ses sentiments, ses moeurs, ses goûts. Un peu oublieux des Français qui n'ont pas cessé d'être pieux et tendres pour toutes ses gloires, il garde quelque rancune à l'homme qui rit, au Français qui n'a vu dans les Espagnols que des rôdeurs de balcon, des tueurs de taureaux, des rouleurs de cigarettes et des racleurs de guitares.

et le Ca-
œuvre utile à
t ce qu'elle a
êts à ce même
Salis ait bien-

égation fran-
nent en Espa-
Deux-Mondes,
de son article

dire que nous
jalousie, que
rsonne et que
e propre bon-
Nous l'obtien-
e nous tenons
sans méchan-
res, sans nous
prendre leur
te disposition
ecomprise des
la malignité,
re verve spon-
ontinue. Nous
valu d'inimi-
omates, il fau-
us essentiels à

MEMOIRES D'UN CHAPELET

LES plus anciens souvenirs me ramènent à une boutique d'objets de piété, dans le vieux Nice. Elle était vaste et sombre, illuminée pourtant par endroits de la magnificence d'un ostensor ou de la robe blanche d'une sainte-vierge.

Personne ne nous visitait jamais du monde élégant qui, m'assurait-on, fréquentait la ville; le quartier lointain, pauvre et sale, l'écartait de nous. Mais parfois d'anciens marins ou de pieuses paysannes venaient faire leurs modestes emplettes. J'étais un petit chapelet bien simple, en grains d'ébène montés sur acier. Ma candeur et surtout mon ignorance étaient profondes. J'avais été créé pour honorer Dieu et sa divine Mère, et cependant, je ne savais rien de moi-même. Je me croyais un profane ornement, dans le genre d'un bracelet ou d'un collier. Pourtant, durant les longues heures où le marchand oisif se prélassait devant la porte de la boutique, j'écoutais mes compagnons, statuettes, bréviaires, pieuses images, parler dans le secret langage des choses et, petit à petit, mon instruction commença. Les missels me racontèrent la genèse et les évangiles; les ciboires me révélèrent l'adorable mystère et les anges de plâtre m'initièrent à la hiérarchie céleste, à la révolte du démon, au péché; enfin mes frères les chapelets m'apprirent que plus tard des doigts chrétiens me frôleraient, tandis que des lèvres murmuraient des prières et que cela serait agréable à Dieu. Je me pénétrais avec ferveur et respect de ces leçons. Je vénérerais mes amis pour le symbole auguste qu'ils figuraient. Mais je n'éprouvais nullement ce sentiment envers moi-même. Comment dirais-je? Il me semblait que dans cette assemblée sacrée j'étais une triste exception, que je n'étais rien de plus que ces colifichets que j'apercevais

de loin chez l
d'âme. En u
des hésitation
méditation qu
toute la conso
pondit-il, ayez
J'attendis...
niaient durement
à quelque client
ne m'emportai
se rompre et n
passaient et je
donné de tous
Dieu pour lequ
Un jour, le m
Une humble vie
ragé. Il ne me
changer. Pourt
Je la contemplai
blanches, un visage
tout cela, un reg
de ferveur et de
d'orgueil, pour l
Alors, c'est tout
petit et qui n'atti
L'affaire fut
ébloui. Cette fem
de rue, elle embra
pouce et l'index, j
quelque chose d'es
parut que mes gra
l'huile et que l'enc

de loin chez l'horloger d'en face, et que le ciel m'avait privé d'âme. En un mot, je ne croyais pas en moi... Après bien des hésitations, je m'ouvris de mes scrupules à un livre de méditation qui contenait dans ses pages toute la sagesse et toute la consolation du monde : — Ne désespérez pas, me répondit-il, ayez confiance, attendez...

J'attendis... Parfois les gros doigts du marchand me maniaient durement, m'étouffant presque, quand il me montrait à quelque client. Mais, bien que je fusse d'un prix infime, nul ne m'emportait, car, toute frêle, ma chaîne semblait prête à se rompre et ma croix était d'un travail grossier. Les mois passaient et je demeurais là, dans la boutique obscure, abandonné de tous et de moi-même, ayant renoncé à cet élan vers Dieu pour lequel tous m'affirmaient que j'avais été fait.

Un jour, le marchand se dirigea vers le coin où je végétais. Une humble vieille femme l'accompagnait. J'étais las, découragé. Il ne me vint même pas à l'idée que mon sort allait changer. Pourtant, on me mit sous les yeux de la visiteuse. Je la contemplai avec sympathie. Elle avait des cheveux tout blancs, un visage rond et plein de rides, mais, pour magnifier tout cela, un regard où brûlait une flamme splendide, intense, de ferveur et de foi. — Ce serait, dit-elle, d'un ton d'amour et d'orgueil, pour l'offrir à mon petit-fils qui est militaire. — Alors, c'est tout à fait le chapelet qu'il vous faut, solide, tout petit et qui n'attire pas l'attention, répondit le marchand.

L'affaire fut conclue. Je quittai la boutique, stupéfait, ébloui. Cette femme m'avait gardé dans ses mains. A un coin de rue, elle embrassa ma croix, saisit le premier grain entre le pouce et l'index, je vis ses lèvres remuer... Alors, il se passa quelque chose d'extraordinaire, de sublime, de divin ! Il me parut que mes grains devenaient odorants, plus embaumés que l'huile et que l'encens ! Il me parut que mes yeux voyaient au-

delà de toute limite, que mon intelligence percevait l'évidence de ma sainte mission. La grâce me toucha. Je crus en Dieu, je crus en moi. Et ce parfum dura aussi longtemps que les lèvres remuèrent et que les doigts me tinrent pressé. Elle, cependant, ne sentait rien, ne se doutait de rien. Mais sa première prière dite sur moi m'avait créé une âme...

Je passai quelque temps auprès de cette femme qui se nommait Mme Barthélemy. Et chaque jour, sous sa prière, mon parfum montait, mon âme se révélait... J'étais heureux, plein de cette béatitude que goûtent les coeurs ardents et comblés... Un matin enfin, le militaire arriva en permission. Pierre Barthélemy était un grand garçon au teint sombre, aux yeux doux et railleurs. Son profil régulier se détachait sur la pointe de son béret de chasseur alpin...

Comme il allait repartir, la vieille, me tendant au soldat, lui parla avec un peu de timidité: — Pierre, mon petit-fils, je t'ai acheté ce chapelet... Prends-le, garde-le... Et si tu veux me faire bien plaisir, dis-le parfois... — Il se mit à rire, d'un bon rire pas méchant, presque enfantin! — Un chapelet! Je ne m'attendais pas à cela!... Enfin, je veux bien le garder; mais je ne te promets pas de le dire, par exemple... Mme Barthélemy me porta une dernière fois à ses lèvres. Une dernière fois, je perçus mon parfum, mon âme, puis je disparus dans le fond de la poche de l'alpin.

Une autre vie commença pour moi. Je voisinai avec un canif et une clé. J'entendais la gaieté bruyante de la chambrée, les plaisanteries souvent assez vives des soldats... Hélas! jamais la moindre prière, jamais le moindre surnaturel parfum... Et pourtant, chose singulière, je n'étais pas trop malheureux. Je n'en voulais pas à mon nouveau maître. Je l'observais. Je lui trouvais une tête légère mais un coeur excellent. Et puis, il y avait en lui, à la manoeuvre, aux promena-

des dans la me
portaient. J'é
bien! à ce suje
lais... Et je s
tude plus forte

Un jour — c
bataillon fut br
nue. Depuis qu
Des mots bizarri
mobilisation, gu
signifiait, mais
sacré... Alors,
Barthélemy ach
chose prodigieus
de sa poche et
railleur, comme
Et puis deux gro
vait-il rêver? Qu
regrettée, chercha
à sa bouche. Ses
oubliées, et mon
émana de moi cor
courte et sincère

Et je le suivis à
rapprochèrent, dev
re! Et mon parfum
monter jusqu'à Di
et ce chrétien... E
Maintenant, c'es
eule, pressé par le
d'une balle, est ton
Du sang macule son

des dans la montagne, une vivacité, une audace qui me transportaient. J'étais fier de lui! Ah! quel dommage que... Eh bien! à ce sujet non plus, je ne me décourageais pas; j'attendais... Et je sentais s'épanouir en moi je ne sais quelle certitude plus forte que toutes les déceptions...

Un jour — c'était pendant la plus chaude saison — tout le bataillon fut brusquement dirigé vers une destination inconnue. Depuis quelque temps, d'étranges rumeurs circulaient. Des mots bizarres, perpétuellement entendus, me frappaient: mobilisation, guerre. Je ne savais pas au juste ce que cela signifiait, mais j'imaginai quelque chose de sanglant et de sacré... Alors, tandis que dans la caserne en rumeur, Pierre Barthélemy achevait ses préparatifs, le doux événement, la chose prodigieuse et naturelle se produisit... L'alpin me tira de sa poche et me contempla. Son regard était attendri et railleur, comme le soir où il avait dit adieu à sa grand-mère. Et puis deux grosses larmes perlèrent à ses cils. A quoi pouvait-il rêver? Quelle aide éternelle, souvent négligée, toujours regrettée, cherchait sa pensée? Brusquement, il porta sa croix à sa bouche. Ses lèvres remuèrent, retrouvèrent les formules oubliées, et mon âme de nouveau se révéla, le divin parfum émana de moi comme au temps de l'aïeule, ressuscité par la courte et sincère prière de l'alpin...

Et je le suivis à la guerre. Les prières d'abord espacées se rapprochèrent, devinrent fréquentes... Il se couvrait de gloire! Et mon parfum, mon âme s'exhalait et s'efforçait de monter jusqu'à Dieu pour le supplier d'épargner ce vaillant et ce chrétien... Et durant des mois il en fut ainsi...

Maintenant, c'est le soir, un soir de victoire. L'ennemi recule, pressé par les nôtres. Mais Pierre Barthélemy, frappé d'une balle, est tombé. Sa tête épuisée s'appuie à un arbre. Du sang macule son dolman. Je suis entre ses mains jointes,

entre ses doigts, à chaque moment, hélas ! plus lourds et plus lents. Il prie ardemment de toutes ses suprêmes forces... Et mon parfum monte, dernier encens... Par instant, le pauvre garçon s'interrompt ; il se souvient... Il évoque sa vie brève, sa grand'mère qu'il ne reverra plus, d'autres êtres encore... Il ne regrette rien. Il meurt comme il doit mourir, en Français, en chrétien. Il sait que tout à l'heure, la minute terrible passée, il se réveillera, dans la gloire... Et à mesure que la fin approche, sa prière redouble de ferveur et d'exaltation, et mon âme s'élève avec la sienne, se perd, se confond en elle, et quand, d'un dernier effort, l'âme du soldat s'arrache à ses liens terrestres, la mienne m'abandonne aussi... Pierre Barthélemy, de vos yeux fermés, vous voyez Dieu !

... Des heures ont passé... Des brancardiers s'approchent de nous, reconnaissent Pierre. Ils se penchent, détachent sa médaille individuelle, mais me laissent entre ses doigts. Merci ! Le temps passe. Je vois creuser une fosse. Mon âme est là-haut, avec celle de Pierre Barthélemy, dans la lumière. Mais son corps et mon corps vont reposer unis, en une constante et inséparable compagnie, se dissoudre, s'anéantir ensemble, et, poussière, se mêler à la poussière éternelle...

(*La Croix de Paris.*)

JEAN BOUSCATEL.

LES INFIRMIERES DANS L'HISTOIRE

QN croit, en général, que les femmes du monde inaugurèrent, au vingtième siècle, leur nouveau rôle d'infirmières. Or, il y a des années et des années, à l'aube de notre histoire, une reine de France se penchait déjà sur le lit des combattants, dans sa princière demeure. La fille de Bertaire, roi de Thuringe, Radegonde, épouse de Clotaire Ier, devenue major d'hôpital, en son château d'Aties, y remplissait, chaque jour, l'office d'infirmière jusque dans les plus

répugnants d
peu à l'antise
mêmes hésitai
content les vi
pièce, pensait
visions et les
route à ses me
des sociétés
A l'époque
nombre, avec le
arborant parfoi
attributions di
que plusieurs
était rude, le v
taire plus que r
courage, déploy
avec leur habit
couronne ont ap
res qui accompa
Hersandès, et n
octroyant une re
fait des secrets
loisirs. Les Turc
la tête, le souda
chrétien ; il fallai
sines. Ce fut elle
blessé de trois co
Loupey d'une ble
le sang lui venait
neau", et tint Mg
montait le nez ton
qu'à nous. D'aut
gné, et les romans

répugnants détails. L'hygiène du sixième siècle ressemblait peu à l'antisepsie de nos jours. Souvent, les médecins eux-mêmes hésitaient au seuil des chambres de malades. Mais, content les vieux auteurs, la reine paraissait, entrait dans la pièce, pansait les plaies, supportant, sans pâlir, les horribles visions et les affreuses odeurs. Sainte Radegonde montra la route à ses modernes soeurs. Elle pourrait être la patronne " des sociétés de secours aux blessés militaires ".

A l'époque des Croisades, les femmes partirent en grand nombre, avec les conquérants de la Terre-Sainte. Militarisées, arborant parfois un costume de circonstance, elles avaient des attributions diverses. On peut affirmer, en toute certitude, que plusieurs d'entre elles étaient ambulancières. La tâche était rude, le voyage fatigant, l'organisation du service sanitaire plus que rudimentaire. Elles affrontèrent le péril avec courage, déployant une endurance extrême, qui cadrerait mal avec leur habituelle vie de recluses. Les manuscrits de la couronne ont apporté jusqu'à nous le nom d'une des infirmières qui accompagna saint Louis à Damiette. Elle s'appelait Hersandès, et mérita, de son royal malade, une charte lui octroyant une rente viagère. Hersandès nous paraît très au fait des secrets médicaux, et son rôle ne lui laissa guère de loisirs. Les Turcs cherchaient les blessés pour leur trancher la tête, le soudan payant d'un besant d'or chaque chef de chrétien; il fallait donc les tirer au plus vite des mains sarrasines. Ce fut elle sans doute qui assista Mgr Hugues d'Ecot, blessé de trois coups de lance au visage, soigna Frédéric de Loupey d'une blessure entre les épaules, " plaie si large que le sang lui venait du corps ainsi que par la bonde d'un tonneau ", et tint Mgr Evrard de Sivery tandis " qu'on lui remontait le nez tombé sur la lèvre ". Hersandès est venue jusqu'à nous. D'autres oubliées n'en ont pas moins existé, soigné, et les romans de chevalerie mentionnent l'habileté des

STOIRE

Le monde inaugure un nouveau rôle d'innocentes, à l'aube de l'histoire. La fille de Clotaire Ier, Aties, y remplit une place dans les plus

mains féminines à panser les blessés, lors des accidents survenus dans les tournois et les joutes.

Sainte Radegonde, Hersandès, les inconnues, les obscures président donc le groupe glorieux des infirmières de la grande guerre.

Semaine religieuse de Montpellier.

LA PRIERE DU SOLDAT

(Du Gaulois, 21 août)

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit,
 Veuille écouter, Seigneur, l'humble voix d'un conscrit.
 C'est un soldat, mon Dieu, c'est un soldat de France,
 Tout plein d'amour pour toi, tout rempli d'espérance,
 Qui vers le saint autel vient se mettre à genoux.
 Aux pieds de cette croix où tu mourus pour nous,
 Je t'adresse avec foi mon ardente prière,
 Pour ma chère patrie, qui, confiante, espère
 En ton appui divin pour être enfin vainqueur.
 Je donnerai, mon Dieu, tout le sang de mon coeur,
 Et si ta volonté vers toi, Seigneur, m'appelle,
 Passe que je succombe, en cette mort si belle,
 Crâne comme un Français, calme comme un chrétien,
 Qui n'avait ici-bas de culte que le tien.
 Si je dois résister à ces combats terribles
 Et si je sors vivant de ces luttes horribles,
 Ce sera, Seigneur Dieu, pour t'adorer encor,
 Pour aimer ma patrie jusqu'au jour de la mort.
 Efface mes péchés, à toi je me confesse,
 Car j'entends le clairon, mon bataillon se presse,
 Comme tu le vois, j'ai la contrition,
 Laisse tomber sur moi ton absolution.
 Viens bénir maintenant et ton fils et ses armes ;
 Je te confie les miens, tu sécheras leurs larmes
 Si je tombe en luttant pour servir mon pays
 Et chasser les Germains des terrains envahis.
 Mon amour est pour toi, tout mon sang pour la France :

C'est le
 Daigne t
 Au nom

(Poésie comp
 ans, maréchal d
 guerre.)

A

Pourquoi notre
 8 octobre qui est
 celle du saint Ros
 bre) ? Ne doit-on
 suivant quand c'e

Cette question
 Commençons
 celui du 20 juin
 cation, de saint
 maintenant celle
 la Nativité de M
 ses paroissiales. (C
 tes en vertu de
 premier dimanche
 péché, on peut les
 liatement, en ver
 dimanche est aussi

(1) Au mois de no
 our 1917, un livre i
 ada qu'à l'Eglise u
 nimes fêtes, texte et

C'est le cri du soldat, plein de douce espérance.
Daigne écouter, Seigneur, l'humble voix du conscrit.
Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Comte PAUL DE C...

(Poésie composée pour son fils, Adolphe de C..., âgé de dix-neuf ans, maréchal des logis au ...e chasseurs, décoré de la croix de guerre.)

COURTES REPONSES

A DIVERSES CONSULTATIONS

DIVERSES SOLENNITES

Pourquoi notre ORDO indiquait-il la solennité de saint Michel, le 8 octobre qui est le IIe dimanche après sa fête (29 septembre) et celle du saint Rosaire au Ier dimanche avant la fête même (7 octobre) ? Ne doit-on pas faire la solennité de chaque fête le dimanche suivant quand c'est possible, comme dans ce cas ?

Cette question confond des indults bien différents.

Commençons par le plus ancien qui doit être le plus connu, celui du 20 juin 1852 qui accorde les solennités de la Purification, de saint Joseph (à cette époque la fête du 19 mars, maintenant celle d'après Pâques), de saint Jean-Baptiste, de la Nativité de Marie, de saint Michel et du titulaire des églises paroissiales. Ces diverses solennités et d'autres encore faites en vertu de différents indults (1) doivent avoir lieu le premier dimanche qui suit la fête; s'il est liturgiquement empêché, on peut les anticiper au dimanche qui précède immédiatement, en vertu d'un indult de 1855; enfin si cet autre dimanche est aussi liturgiquement empêché, on ne les anticipe

(1) Au mois de novembre sera publié et mis en vente avec l'ORDO pour 1917, un livre intitulé *ETUDE des indults accordés tant au Canada qu'à l'Eglise universelle pour transférer la solennité de certaines fêtes, texte et commentaire.*

pas davantage, mais on les remet au deuxième dimanche qui suit la fête, et au besoin, à un autre plus éloigné.

A partir de 1852, on devait donc solenniser saint Michel le 30 septembre s'il tombait un dimanche, ou le dimanche du saint Rosaire qui était le 1er d'octobre. Toutefois, comme cette solennité du saint archange aurait toujours empêché la messe chantée du Rosaire, nos évêques ont obtenu, en 1885, un indult pour la remettre au 11e dimanche d'octobre, lorsque le 29 ou le 30 ne serait pas un dimanche. Depuis 1885, on chantait donc la messe du Rosaire dans toutes les églises le 1er dimanche et celle de saint Michel, le 11e dimanche d'octobre, même dans les églises où la fête de l'archange est fête titulaire.

Mais un troisième indult vint compliquer le cas. La seconde réforme du bréviaire qui date de la fin de 1913 et devait entrer en vigueur en 1915 réglait d'abord que cette fête du saint Rosaire n'aurait plus lieu le dimanche, mais le 7 octobre et accordait la faculté d'en faire la solennité extérieure (non pas le dimanche suivant le 7 octobre, mais) le dimanche auquel l'office se célébrait avant cette époque, par suite le 1er dimanche d'octobre. Cette solennité du Rosaire est facultative, mais elle ne peut changer de dimanche. D'autre part, on ne peut contre l'indult de 1885, ramener la solennité de saint Michel au 1er dimanche. Voilà pourquoi, on se trouve en présence de cette disposition singulière, comment elle est conforme à nos indults et pourquoi elle doit être maintenue.

La solennité du saint Rosaire peut cependant être empêchée par celle d'un titulaire qui a lieu quelques jours plutôt, comme saint Cosme, saint Damien, saint Wenceslas, saint Jérôme, saint Rémi, les saints Anges gardiens, saint François, saint Placide, saint Bruno, etc., parce qu'aucun indult, comme celui de 1885, ne consacre d'exception sur ce point. J. S.